

LES PERSONNAGES DANS UN PAYSAGE

Le Danube de la source au delta, ou la forêt des origines rejoint la mer de l'arrivée, toutes deux noires de nom. Le fleuve coule, les saisons s'écoulent. Passent les frontières et changent les langues. Le film d'Annik Leroy se regarde et s'entend comme un travail élégiaque et méditatif, et son rythme épouse celui de ce fleuve long, mythique qui à lui seul raconte l'histoire d'une Europe fracturée et déchirée où les séismes des invasions, des occupations rejoignent le désastre des inondations et des crues.

Pendant quelques années la cinéaste a pris le temps de rencontrer un fleuve et les gens de ses bords. Ce tournage artisanal – terme noble de maîtrise – a épuré le regard, l'a rendu à ce lent déroulement qui élimine l'anecdote ou l'information – aucun lieu ni identité des personnages ne sont mentionnés – pour une perception plus intérieure où ce que l'on doit savoir est porté par le langage même du film.

Sa construction est binaire. D'abord et en premier lieu, lui le fleuve qui traverse un continent, s'élargit, prend ses aises ou se presse. La cinéaste nous donne le temps de regarder et d'écouter, d'entrer dans la tristesse ou l'allégresse des paysages, de voir le froid et de l'entendre, de contempler un arbre et de s'arrêter pour un chant d'oiseau, de traverser un buisson, un chemin creux. On ne fait pas du tourisme dans le film d'Annick Leroy. Il n'appartient pas au guide Michelin ni aux valse de Vienne. Il se donne aux berges inconnues, celles où il ne se passe rien mais où glissent les bateaux comme les trains et vivent les hommes. Ce n'est pas un vide du récit mais c'est le récit volontairement vidé de toute préoccupation narrative ou de toute action. L'urgence est ailleurs et elle est lente et certaine.

Ensuite il y a arrêt sur personnage. Il ne faut pas oublier qu'Annick Leroy est photographe. Arrive un cliché à la Sanders, un "fixé" dont le cadre est juste et émouvant. Et les gens parlent directement à la caméra – jamais il n'y a un jeu de questions/réponses – ils disent comme cela, tout de go et de brut, des fragments de vie, des regrets, des souvenirs, des soucis. Ils sont une vingtaine à prendre la parole et simplement à parler d'eux-mêmes, sans que l'on s'interroge sur le lieu et le pourquoi de leur intervention comme dans les tableaux d'Hopper, la densité visuelle d'un personnage suffit à suggérer une histoire. Ici leurs récits venus comme le Danube de peu de chose, s'enflent et se gonflent, pour amener l'un trainant l'autre tel un confluent, un flot de réalité où tout se dit : les Turcs, les Russes, les Allemands, l'avant, l'après, les frontières et la survie.

Parfois la cinéaste s'auto-cite, se laisse aller dans le métro, comme elle le faisait dans *Berlin, de l'aube à la nuit*, suit la foule alors que le Danube sollicite d'autres flots.

Il est évident que ce film pose l'interrogation sur l'expérimentation, que le diffusait les festivals de Jacques Ledoux à Knokke-le-Zoute. Une expérimentation qui disait la révolte, le désir de perturber le récit, l'image et le temps sans oublier le son. Qu'en reste-t-il face à une réalité liée à d'autres moyens de communication ? Or il est évident que là se trouve le lieu de résistance. Très simplement parce que *Vers la mer* laisse le spectateur libre. De penser, de rêver, de voyager.

Jacqueline Aubenas, catalogue Filmer à tout prix 2000